Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

56 | 2021

Varia

Denis-Simon Caroillon de Vandeul, *Lettres berlinoises du petit-fils de Diderot à ses parents (1800-1801)*, édition et commentaire de François Moureau

Paris, Sorbonne université presses, coll. « Imago Mundi », 2021, 269 p.

Odile Richard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/7082>

DOI : 10.4000/rde.7082

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 311-312

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard, « Denis-Simon Caroillon de Vandeul, *Lettres berlinoises du petit-fils de Diderot à ses parents (1800-1801)*, édition et commentaire de François Moureau », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 56 | 2021, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rde/7082> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.7082>

Propriété intellectuelle

Denis-Simon Caroillon de Vandeul, *Lettres berlinoises du petit-fils de Diderot à ses parents (1800-1801)*, édition et commentaire de François Moureau, Paris, Sorbonne université presses, coll. « Imago Mundi », 2021, 269 p., ISBN : 9 791023 106961.

Pour l'amateur inconditionnelle de la correspondance de Diderot, voilà un ouvrage extrêmement prometteur et qui laissait imaginer, dans l'hypothèse de la transmission du génie du grand-père au petit-fils, une suite à ses lettres fameuses, ou plus exactement une résurgence de sa « manière » et de son projet poétique. Hélas ou tant mieux, il n'en est rien. Le génie n'étant ni contagieux, ni héréditaire, ces lettres retrouvent la fonction de communication qu'elles possèdent depuis toujours chez le commun de mortels, consistant à transmettre des nouvelles et à assurer des réseaux de sociabilité. La belle édition de François Moureau, autorisée par l'achat non des originaux, mais de la copie chez un libraire parisien des lettres adressées par Denis-Simon Caroillon de Vandeul à ses père et mère (deux correspondances distinctes, présentées par ordre chronologique), nous propose ici le récit de l'année passée par le jeune homme à Berlin (1800-1801). Celui-ci s'y rend en tant que secrétaire d'ambassade recommandé par Talleyrand auprès du ministre plénipotentiaire Beurnonville, dit « le Général », chargé lui-même de négocier secrètement la paix avec la Russie. On n'a pas trace des originaux, les archives départementales de la Haute-Marne possédant certes de Denis-Simon un beau fonds de cent soixante-dix lettres, mais adressées à d'autres correspondants (Jacques-Claude Gautier-Desgrey, et son fils Abel Gautier-Baudouin).

Ces cent vingt-sept lettres-ci, datées selon le calendrier révolutionnaire et marquées sans nul doute par une forme de discrétion, sinon de censure, témoignent de la vie berlinoise d'un jeune diplomate ambitieux, dont ce ne sera pas la carrière définitive. Aussi bien s'intéresse-t-il pour son propre compte, comme son illustre grand-père, à tout ce qui touche aux arts, lettres et métiers, mais c'est aussi dans l'intention de distraire une mère parisienne, restée mélancolique au sein d'un salon déserté, et d'informer un père chargé de forges et de verreries, soucieux de mieux connaître les industries d'outre-Rhin.

Marqué par les curiosités du temps, le ton de sa littérature viatique et, si l'on cherche un écho familial, par ce style « à saut et à gambades » présent notamment dans le *Voyage en Hollande*, Denis-Simon brosse l'atmosphère de Berlin, ville ouverte et spacieuse aux avenues rectilignes nouvellement tracées comme la célèbre *Unter den Linden*, plaçant de jolies scènes comme cette course aux flambeaux en traîneaux (p. 38), ainsi que des notations pittoresques tel cet abus d'ail et de tabac chez

les Berlinois (p. 43), qui participe d'une couleur locale peut-être un peu caricaturale. Sa visite de la galerie de Dresde (p. 78) est l'écho affaibli de celle de l'aïeul au cours de son *Voyage en Hollande*, et signale une pieuse volonté de rivaliser avec un genre et un ton déjà entretenus par Mme de Vandeul dans les derniers *Salons* qu'elle livra elle-même à la *Correspondance littéraire* de Meister. Cette tradition familiale est sensible également dans la visite du jeune homme à Sans-Souci, qui fait avec humour un sort remarquable aux statues de *Mercure* et de *Vénus* , dues à Pigalle, son parrain (p. 66, 70-71), mais semble méconnaître l'œuvre de Watteau, passée de mode pour ses atmosphères, autant que celle de Marivaux.

Cette lecture nous émeut pour les échos surprenants qu'elle livre des souvenirs langrois du jeune homme, relatant des rencontres inattendues avec quelques « pays » : ainsi cette dame Deleuze issue de Coiffy près de Langres, religieuse défroquée devenue dame de compagnie à Berlin ; ou bien cet Humblot, « meilleur coutelier de Berlin », probablement lointain cousin du grand Diderot. « Le pavé de Berlin est dans le goût de celui de Langres » (p.63) : s'agit-il là d'une notation scientifique, ou bien d'un système de références seulement intelligible à Mme de Vandeul ? Ce curieux langage persan prête à rire. De même, le « Panorama » visité à Leipzig (dispositif de vues rendant compte en miniature d'une grande ville), vaut largement celui de Paris, sur les grands boulevards, que Denis-Simon reproche à sa mère de n'avoir toujours pas visité (p. 74).

Enfin, la dévotion du jeune homme va jusqu'à dévoiler l'une de ses lectures de voyage, ce texte de *Jacques le Fataliste* en allemand, dont il évoque le manuscrit original avec le prince Ferdinand, celui-ci s'excusant galamment de l'avoir monopolisé un certain temps au détriment des ayant-droit. Denis-Simon montre ainsi comment sa filiation lui est d'un grand secours pour approcher les plus grands. Il s'intéresse également aux hommes de lettres et aux « femmes savantes » du lieu, rabattant littéralement M. de Boufflers vers le salon de sa mère afin de lui tenir compagnie à Paris, muni d'une recommandation express lors de son retour en France en tant qu'émigré. Il livre aussi sa fierté d'avoir entendu Mme de Genlis évoquer son grand-père comme « professeur d'athéisme » avec D'Alembert et Voltaire. Le plaisir et l'intérêt historique sont grands, pour le lecteur, de replacer ainsi, et pour ainsi dire de l'intérieur (*via* un témoin naïf et mais intime), la réception du philosophe deux décennies après sa mort, au sein d'un feuillet de contextes sociaux, spatiaux et politiques différents. Que l'éditeur scientifique soit vivement remercié de ce travail, que ce soit pour la transcription des lettres, l'introduction ou un *index nominum* remarquable.

Odile RICHARD